

Bulletin critique

Alban Horry, *Poteries du quotidien en Rhône-Alpes XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. Un panorama des techniques, des formes et des décors*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne, n° 43, ALPARA – Maison de l'orient et de la Méditerranée, 2015, Lyon, 448 p., très nombreuses illustrations et photos noir et blanc et couleur, ISBN : 978-2-916125-10-7, prix : 49 €

La découverte de plusieurs milliers de tessons de céramique de la période moderne et des débuts de la période contemporaine, à Lyon, lors des fouilles du Parc Saint-Georges en 2002-2004, a incité l'auteur de ce bel ouvrage à réaliser, à partir des lots mis au jour à l'occasion de fouilles conduites depuis 1990, une étude synthétique portant sur les céramiques utilisées dans la région Rhône-Alpes. Son étude couvre la Savoie, le Forez, le Dauphiné et les pays de l'Ain, Lyon et le Lyonnais et recourt parfois à des données qui viennent compléter cet ensemble géographique. Les sites de tous statuts et toutes les catégories sociales sont concernés dans un intervalle chronologique qui couvre toute l'époque moderne, mais le xv^e siècle, trop tourné vers les traditions du Moyen Âge, en est volontairement exclu.

L'ouvrage est conçu comme un manuel de façon à permettre des entrées différentes selon les préoccupations du lecteur. Il est construit en trois parties : la première présente les outils pour l'analyse céramologique, c'est-à-dire les groupes techniques et leur représentation du XVI^e au XVIII^e siècle, la seconde partie est consacrée aux assemblages céramique et la troisième au vaisselier. Des annexes : un dictionnaire illustré des formes céramiques, un index des noms de lieux, une bibliographie, une table des illustrations et des résumés en français, anglais et italien, complètent le volume. L'illustration est abondante et très soignée, les photos et planches, la plupart du temps en couleurs, rendent bien justice à la céramique, très colorée et richement ornementée, qui est étudiée.

Vingt-sept groupes techniques sont présentés successivement en respectant une méthode d'exposition identique. Après avoir défini le groupe (par exemple : « la céramique rouge glaçurée »), une description succincte est donnée, précisant le mode de cuisson (oxydante ou réductrice), la nature de la pâte (plus ou moins fine), sa couleur, la présence éventuelle d'une glaçure, comment elle est appliquée, son aspect et sa couleur ; s'il y a lieu, ensuite, la présence du décor est mentionnée, ainsi que son mode de réalisation et sa ou ses couleur(s). Suit un exposé des différents types de formes, avec leur datation et leur fonction, toutes les informations sont rassemblées ensuite dans des tableaux très commodes précisant, en outre, pour chaque type technique, la figure à laquelle le lecteur pourra se reporter. En effet, des planches et des photos couleur illustrent le propos rendant ces fiches descriptives très concrètes. Céramique grise, grise glaçurée, rouge, rouge glaçurée, le service vert, le service jaune, la céramique attribuée à Dieulefit, la céramique kaolinitique, la céramique attribuée à Étrepigny, la céramique engobée glaçurée, verte

sur engobe, engobée rouge décorée, engobée jaune décorée, engobée sgraffito, engobée jaspée, jaune sur engobe, engobée à taches brunes puis à taches vertes, noire sur engobe, engobée à décor vert et brun, puis les autres céramiques engobées glaçurées sont ainsi tour à tour présentées. Quatre autres groupes sont abordés : la faïence, la faïence fine, la porcelaine et le grès tandis que trois encarts sont consacrés à des céramiques exceptionnelles : les importations italiennes de céramiques engobées et glaçurées sans engobe, la céramique siliceuse ou céramique d'Iznik et la céramique lavalloise (Mayenne).

À partir des sources archéologiques, la seconde partie aborde les assemblages. C'est dans cette partie que sont décrits les lots utilisés pour réaliser ce travail, les sites d'où ils proviennent et les contextes de découverte. Cinquante-cinq notices de lots illustrent la période considérée, le mobilier est parfois inédit, parfois déjà publié, mais il peut être présenté à nouveau si les lots sont porteurs d'informations majeures. Les lots sont abordés en fonction de leur localisation géographique et de leur chronologie. Pour Lyon, les sites qui ont fourni du mobilier sont l'Hôtel de Gadagne (5^e arr.), l'Îlot Tramasac-Carriès (5^e arr.), la rue de la République (82-83)/rue Bellecordière (22-24) (2^e arr.), la place de la Bourse (2^e arr.), le parc Saint-Georges (5^e arr.), la place des Cordeliers (2^e arr.), la place des Terreaux (2^e arr.), le 25 rue du Bourbonnais (9^e arr.), le quartier Saint-Vincent (1^{er} arr.), la place Antonin Poncet (2^e arr.), la rue Creuzet-Montesquieu (3^e arr.), la rue des Pierres-Plantées (1^{er} arr.), la place des Célestins (2^e arr.), la rue des Chartreux (4^e arr.). Le découpage chronologique est effectué par demi-siècle mais chaque site peut apparaître plusieurs fois dans la mesure où les lots découverts concernent plusieurs périodes. Cette partie, très abondamment illustrée, dessine un tableau très précis de la céramique en usage à Lyon à chacune des tranches chronologiques considérées. Le découpage est moins fin pour les autres régions abordées : Le Lyonnais, le Forez, le Dauphiné, la Savoie et les pays de l'Ain. Les sites pris en considération sont en effet moins nombreux, chaque phase couvre alors un siècle. Pour le Lyonnais, le catalogue a été réalisé à partir des fouilles de Décines-Charpieu (le Montout), Saint-Romain au Mont-d'Or (Zac du Nouveau Bourg), Quincieux (Grange Rouge), Condrieu (place du 8 mai 1945), Limonest (Zac des Bruyères), Saint-Genis-Laval (rue Pierre Pesnel) et Bressieux (Mine de Pampailly). Pour le Forez, le nombre de site se réduit encore : Roanne et Mably, Essertines en Chatelneuf, Essertines Basses, Montbrison (rue Chenevotterie et place d'Urfé), Feurs (les Jardins de l'hôpital), Balbigny (Marigny), Sainte-Croix-en-Jarez (Chartreuse).

Pour le Dauphiné, Alban Horry examine le mobilier de l'Isle-d'Abeau (château de l'Île), Grenoble (la cour de l'ancien évêché et 7 rue des Beaux-Tailleurs), Vienne (rue de Bourgogne), Valence (angle rue d'Arménie-rue Bouffier et Saint-Ruf); enfin pour la Savoie Alban Horry se penche sur Chambéry (les Halles et place du palais de justice), Vullbens (château de Vuache), Metz-Tessy (au Bouvarde) et pour les pays de l'Ain sur Trévoux (Hôpital Montpensier), Collonges (château de Pierre) et Groissiat (Nerchat).

La troisième partie, d'une quarantaine de pages, synthétise les données des parties précédentes en montrant comment le vaisselier se trouve renouvelé au cours des trois siècles de l'époque moderne et comment les échanges se multiplient. En préambule, Alban Horry évoque la situation à la fin du Moyen Âge, puis il rappelle comment à la fin du XVI^e siècle, les céramiques engobées glaçurées (ou terres vernissées) et les faïences font leur apparition, sans doute du fait de traditions véhiculées par des potiers italiens. Les céramiques engobées se diffusent, l'engobe permettant au potier de jouer avec les couleurs. Au milieu du XVI^e siècle, de nouvelles techniques ornementales apparaissent comme les décors réalisés à l'aide d'argile liquide fine. Face à ces productions, la faïence qui connaît une lente ascension avec l'arrivée d'artisans florentins est relativement discrète, même au XVIII^e siècle qui constitue son apogée. Une diversification du répertoire des formes va de pair avec cette évolution ainsi qu'un essor notable du commerce.

La Saône est une voie majeure de ce commerce depuis le nord en direction de Lyon. Les céramiques provenant de Sevrey (Saône-et-Loire) sont les plus abondantes mais on rencontre des céramiques du nord-ouest de la France comme des grès du Beauvaisis ou de Normandie, une gourde provenant probablement de Martincamp (Seine-Maritime), du grès rhénan ou de la faïence de Rouen ainsi que des motifs inspirés de Delft. Les officines régionales fournissent des céramiques variées et bien identifiées qu'il s'agisse du service jaune ou de la faïence. Les céramiques méridionales sont également abondantes, surtout provenant, comme la majolique, d'Italie, ou encore d'Espagne, et aux XVII^e et XVIII^e siècles, de Moustiers. Ça et là, quelques objets renvoient à l'Orient comme les céramiques ottomanes de Nicée ou encore quelques exemples de porcelaine Ming.

L'évolution du vaisselier semble traduire la compétition entre les potiers, les potiers de terre cherchant à séduire leur clientèle avec des productions imitant, à moindre coût, les faïences. Les poteries utilitaires envahissent l'espace de vie, les témoignages archéologiques ne sont pas les seuls à le montrer, les sources écrites et iconographiques vont dans le même sens. La batterie de cuisine s'élargit, les récipients de stockage et de transport des denrées se multiplient, les objets de confort et d'hygiène sont désormais courants (pots à pharmacie, pots de chambre, etc.) et de nouveaux objets deviennent fréquents : bénitiers, crucifix, dinettes, jouets, etc.

En conclusion, Alban Horry insiste sur la nécessité de poursuivre l'enquête notamment pour mieux saisir le statut social des utilisateurs des poteries recueillies dans les fouilles mais aussi pour mieux comprendre les liens économiques que la vaisselle traduit.

Le volume est complété par un très intéressant et utile dictionnaire des formes céramiques indiquant le nom de l'objet (aiguière par exemple) et ses variantes, chaque rubrique étant illustrée d'un dessin et accompagnée d'une courte description de quelques lignes. Ce dictionnaire occupe 45 pages et présente 57 entrées, parfois courtes comme pour le vase d'autel, parfois au contraire très longues et multiples, comme pour la marmite qui possède 8 variantes présentant elles-mêmes des subdivisions (la marmite à anses coudées en a 8). C'est une partie de l'ouvrage particulièrement commode pour identifier et classer des poteries.

Cet ouvrage témoigne donc, non seulement d'un travail considérable, mais également du très grand sens pratique de son auteur qui donne ainsi à l'archéologue les moyens de se repérer dans une production céramique foisonnante et encore mal connue faute de synthèse. L'accès est aisé, le texte clair, l'illustration abondante et d'une très grande qualité. Ce livre essentiel et très novateur arrive à point nommé pour assister les archéologues au moment où les fouilles de sites modernes se multiplient, mais aussi pour tous les érudits et amateurs de poteries qui y trouveront une matière d'une très grande richesse.

Anne-Marie FLAMBARD HÉRICHER
Centre Michel de Bouïard-Craham, UMR 6273 (CNRS/Unicaen)

Freddy THUILLIER et Étienne LOUIS (dir.), *Tourner autour du pot... Les ateliers de potiers médiévaux du v^e au xii^e siècle dans l'espace européen*, actes du colloque international de Douai (5-8 octobre 2010), Presses universitaires de Caen (Publications du Craham, série Antique et médiévale), 2015, 789 p., ISBN : 978-2-84133-524-4, prix : 68 €

Introduit par Frans Verhaeghe, cet ouvrage est précédé de trois préfaces respectivement dues à Stéphane Revillion, Jean-Paul Jacob et Christian Poiret et d'un avant-propos des directeurs de publication : Freddy Thuillier et Étienne Louis ; issu d'un colloque international tenu à Douai, il s'inscrit tant par son thème que par son lieu d'organisation dans la lignée des colloques du Groupe de recherche et d'étude sur la céramique du Nord-Pas-de-Calais consacrés l'un à la céramique du v^e au x^e siècle¹ et l'autre à la céramique très décorée². Alors que le colloque tenu à Caen, en 2004, à l'initiative du conseil général du Calvados, poursuivant un objectif assez comparable, se cantonnait à la céramique du haut Moyen Âge³ ; la volonté des organisateurs du colloque de Douai a été de s'orienter vers l'étude des ateliers en les observant dans un espace particulièrement étendu – l'espace européen –, et dans un temps plus long, celui du premier Moyen Âge, du v^e au xii^e siècle. Les objectifs affichés, qui ont donné naissance à ce gros volume, étaient multiples et ambitieux : il s'agissait d'abord de proposer une étude d'ampleur nationale en réunissant données anciennes et récentes et en suscitant des synthèses régionales, et ensuite d'élargir le propos à l'Europe. Le thème se voulait large : le cœur des débats portait sur la production et donc sur les fours, mais sans négliger la poterie elle-même, les matières premières, les techniques et les technologies, les ateliers, etc. Il en résulte un ouvrage protéiforme et de manipulation difficile compte tenu de son volume (près de 800 pages) et de son poids, qui justifient totalement une couverture cartonnée, mais néanmoins fragile.

S'appuyant sur une abondante bibliographie, Alexis Wilkin dessine en préambule le contexte économique et pointe le rôle moteur de la demande élitaires dans la mise en place de réseaux commerciaux. Les cinquante communications qui suivent sont ensuite organisées en quatre thèmes. Les deux premiers traitent des ateliers, d'abord français, puis européens, le troisième aborde les questions de production et d'échanges et le dernier porte sur la méthodologie, la typologie et l'expérimentation.

La première partie concerne donc la France : découpage territorial anachronique, préjudiciable à des rapprochements qui s'imposaient qu'ils soient politiques, géologiques ou géomorphologiques. Des synthèses régionales, hélas trop peu nombreuses, comme celle d'Étienne Louis sur le Douaisis, d'Annie Lefèvre sur l'Île-de-France ou la belle synthèse de Jérôme Bouillon sur le Centre côtoient les études de cas nombreuses et souvent très riches, mais inégalement réparties. La présentation de Françoise Labaune-Jean sur la Bretagne, limitée à deux pages et à un tableau très utile, n'est malheureusement qu'une esquisse. Quant aux études de cas, elles ne reflètent pas nécessairement l'actualité de la recherche, mais parfois son approfondissement ; en effet, certaines fouilles anciennes d'ateliers déjà en partie publiées sont présentes : ainsi le site de la rue de Cassel à Racquinghem (Pas-de-Calais), fouillé en 1996, l'atelier de potiers de La Londe (Seine-Maritime) fouillé entre 1987 et 1993 et celui de Moulins-sur-Céphons dans l'Indre, déjà présenté en 1988. Ces articles monographiques couvrent inégalement le territoire national. La synthèse sur le Pas-de-

Calais est illustrée par trois articles portant l'un sur deux fours de potier du début du x^e siècle et leur environnement à Oisy-le-Verger, et les autres sur deux ateliers de potiers carolingiens : celui de « la Fontaine aux Linottes » à La Calotterie, et celui, déjà cité, de la rue de Cassel à Racquinghem. D'autres régions, notamment l'est de la France ou la Bretagne (à l'exception de la brève synthèse déjà mentionnée) en sont totalement absentes. Les Hauts-de-Seine (ateliers de la rue Gaudray à Vanves), l'Essonne (ateliers de Saint-Maurice-Montcouronne), la Seine-Maritime, l'Indre, le Loiret (avec une intéressante étude des ateliers autour d'Orléans, incluant Saran), l'Aube (atelier de potier de la « Station d'épuration » à La Saulsotte), la Meurthe-et-Moselle (four de potier d'époque carolingienne découvert à Ludres), la Bourgogne (centre potier de Sevrey), l'Allier (fours de potiers de Droiturier), le Rhône (four de potier de la rue des Tuileries, à Vaise), la Drôme (ateliers de potiers de Romans-sur-Isère), la Gironde (production céramique de la transition Antiquité tardive-haut Moyen Âge à Bazas) et l'Hérault (ateliers du iv^e-vi^e siècle du secteur de Béziers-Agde) ont fait l'objet de contributions portant souvent sur des officines de grande ampleur. Compte tenu du projet ambitieux qui sous-tend l'ouvrage, on peut regretter l'organisation adoptée, un classement chronologique aurait facilité la comparaison des techniques.

La seconde partie n'occupe que 90 pages, nombre qui s'avère disproportionné relativement aux 340 pages de la première. S'il pouvait paraître justifié de s'intéresser au reste de l'espace européen : d'une part, il paraît peu logique de disjointe les ateliers de la Flandre (« La production de céramique du haut Moyen Âge en Flandre ») et de la Meuse Moyenne (« Les sites de production de céramiques aux x^e et xi^e siècles dans la vallée de la Meuse moyenne ») de ceux du Pas-de-Calais ; d'autre part, les contributions, qui portent sur des territoires non contigus à la France et souvent difficilement comparables (à l'exception notable de l'Espagne), auraient pu être plus habilement dissociées des régions figurant dans la première partie. Sont ainsi représentés : la Bulgarie (ateliers de poterie byzantine à Novae, Moesia II), la Roumanie (four de potier du xii^e siècle découvert à Bratei), la Grèce (ateliers de potiers du iv^e-vii^e siècle et officine d'époque byzantine dans l'île de Cos), l'Espagne (production du xi^e siècle de Morbaiter [Sagunto] et céramique médiévale à Vasco [Tolède] aux ix^e-xii^e siècles) et enfin l'Ouzbékistan (fours de potiers de Termez, des iv^e-xii^e siècles).

La troisième partie consacrée aux productions n'a pas bénéficié des mêmes choix de présentation puisqu'elle regroupe des études portant aussi bien sur des poteries spécifiques découvertes à l'étranger et que sur quelques productions de céramique découvertes dans l'espace national. Les organisateurs n'ont pu, là encore, atteindre l'exhaustivité et c'est essentiellement la céramique du haut Moyen Âge qui est présentée. On y rencontre successivement des poteries découvertes en Alsace (« Les ateliers de potiers du haut Moyen Âge en Alsace : une approche par le biais des productions »), en Lorraine (« Ruptures et continuités dans les productions céramiques entre mondes romain et mérovingien en Lorraine ») et « La céramique à base d'inclusions de calcaire coquillier : évolution technique et morphologique du vaisselier du haut Moyen Âge à travers les sites lorrains de Frouard, Prény et Vitry-sur-Orne », en Angleterre à la fin de l'époque saxonne (« Pottery and Identity in Late Saxon England ») et « The Context of Pottery Production in Late Saxon Chichester », dans la vallée de la Meuse (« Les ateliers de potiers mérovingiens dans la vallée mosane : étude des productions ») et aux Pays-Bas (« La fin du monde franc. Aperçu de la production et de la consommation de céramique mérovingienne aux Pays-Bas »), en Allemagne (« Une céramique

1. *La céramique du v^e au x^e siècle dans l'Europe du Nord-Ouest*, actes du colloque d'Outreau (1992), Nord-Ouest Archéologie, hors-série 1, 1993.

2. PITON D. (dir.), *La céramique très décorée dans l'Europe du Nord-Ouest (x^e-xv^e siècles)*, actes du Colloque de Douai (7 - 8 avril 1995), Berck-sur-Mer, 1996.

3. HINCKER V. et HUSI P. (dir.), *La céramique du haut Moyen Âge dans le nord-ouest de l'Europe, v^e-x^e siècles, bilan et perspectives dix ans après le colloque d'Outreau*, actes du colloque de Caen, 2004, Caen, Service départemental d'archéologie du Calvados, 2006.

à destination du marché européen. La production de céramique médiévale de Mayen dans l'Eifel » et « Pottery Production and Trade in Carolingian Northern Hesse [Germany] : an Archaeological and Mineralogical Approach », en Autriche (« Pottery Production in Eastern Austria and the Neighbouring Regions, 5th-12th Centuries »), dans la mer Égée (« Amphora Production at the Aegean Sea during the 5th-7th Centuries. The Case of a Workshop at Paros Island : Preliminary Results ») et enfin en Toscane (« Les couvercles et plats-couvercles en céramique grossière toscane des VI^e-VII^e siècles : production et critères fonctionnels d'emploi »).

La dernière partie porte sur la méthodologie, la typologie et l'expérimentation. Elle se veut plus générale, elle est aussi plus pédagogique. Paul Benoît et Nicolas Thomas l'introduisent en présentant successivement les différents fours des artisanats du feu en insistant sur la diversité de leurs technologies : fours culinaires, fours à pain ou à sécher le grain, fours pour les matériaux de construction : à chaux, ou à gypse pour la production de plâtre ; fours qui peuvent être conservés en élévation pour la période étudiée. Ils s'attardent un peu plus longuement sur les fours métallurgiques, en précisent la morphologie distinguant la métallurgie du fer et celle des non-ferreux. La verrerie, qui exige différents fours, n'est pas oubliée : fours à fusion qui peuvent être de taille importante comme ceux de Torcello (Italie), fours de refroidissement pour que l'objet baisse en température dans de bonnes conditions, enfin il peut y avoir des fours à vitraux peints. La plupart des fours sont construits avec des matériaux locaux et utilisent une ventilation naturelle. Paul Benoît et Nicolas Thomas, qui ne refusent pas l'idée que les modes de conception des fours puissent avoir circulé, s'insurgent en revanche contre l'image du four destructeur des forêts du Moyen Âge qui a trop souvent été reprise jusqu'à présent dans les ouvrages. Leur présentation d'un grand intérêt pour mieux interpréter les vestiges découverts sur le terrain aurait été valorisée par la présence de photos ou de dessins permettant de mieux percevoir la conception technologique, par des exemples précis pour chaque cas abordé et aussi par des tableaux chiffrés mettant clairement en évidence l'évolution des dimensions.

La contribution « Dire et redire... » de Jacques Thiriot porte sur les fours et fours de potiers. Il se plaît à rappeler les étapes trop souvent mal connues de l'élaboration des pots en les illustrant de clichés personnels, ethnographiques, pris en Espagne, au Portugal, au Maroc et en Égypte, qu'il rapproche de dessins relevés dans des manuscrits et compare aux vestiges découverts lors de ses fouilles à Saint-Quentin-la-Poterie ou Saint-Victor-des-Oules. Il récapitule les différents modes de cuisson : la cuisson dite « primitive » en aire ouverte qui laisse peu de traces et demeure donc difficile à mettre en évidence malgré un probable usage fréquent. Il évoque l'orientation des fours (indépendante des vents dominants), les noms donnés aux différentes parties, le tirage : horizontal ou vertical, descendant ou à flamme renversée et leurs conséquences. Il rappelle, enfin, les paramètres qui font varier les couleurs lors de la cuisson. Toutes notions qui, de son point de vue, sont loin d'être acquises et qu'il est bon de rappeler.

Freddy Thuillier présente ensuite une classification des fours de potiers du V^e au XII^e siècle en France. Il définit cinq types : les fours à sole perforée (directement hérités de l'Antiquité, qui ont deux volumes superposés séparés par une sole perforée de carneaux ; le tirage est vertical) ; les fours à sole basse, qui sont circulaires ou ovalaires, ont un volume unique et un tirage vertical ; les fours « proto-couchés », plus allongés et inclinés qui ont un tirage horizontal (ou oblique) ; les fours autrefois appelés « à languette » qu'il propose de nommer « à support de charge » considérant qu'ils ne possédaient pas de sole suspendue (ce qui suppose aussi, si tel était le cas, un chargement du four assez délicat et par voie de conséquence de forts risques de casse) ; les fours « proto-longitudinaux » allongés à volume unique et tirage vertical (comme les fours proto-couchés avec lesquels la

distinction n'est pas évidente) et possédant parfois une languette. Cette classification apparaît quelque peu discutable dans la mesure où elle ne prend en considération que la période V^e-XII^e siècle et ignore l'évolution qui suit. Ainsi l'évolution des fours du Molay-Littry, dont il utilise un exemple (XI^e-XII^e siècle), ne correspond pas à celle qu'il décrit : l'allongement de la chambre de chauffe donnant naissance au four couché. Au contraire le type de four reste le même du XI^e au XVII^e siècle, comme le montrent les fours plus tardifs qui y ont été découverts, et la chambre de chauffe est plutôt plus ramassée ; seule, la dénivellation avec le laboratoire tend à s'accroître. Certaines distinctions apparaissent donc discutables.

Il était discutable aussi de faire de la France un isolat, un monde à part, en proposant une communication d'Andreas Heege ayant à peu près le même thème que celle de Freddy Thuillier et qui englobe les pays périphériques de la France, à l'exception de l'Angleterre et des pays du sud. On regrette que les deux auteurs n'aient pas collaboré pour élaborer une synthèse commune à l'occasion de ce colloque. Andreas Heege évoque les fours, mais cette fois-ci en Allemagne, Suisse, Belgique, Pays-Bas et Autriche. Cet article, très documenté puisqu'il repose sur l'examen de 643 fours, reprend les deux catégories de fours traditionnellement évoquées : le four vertical et le four couché. Le four vertical, de l'Antiquité tardive, continue à être utilisé sans interruption jusqu'au bas Moyen Âge. À Pingsdorf au XI^e siècle un four à tirage vertical découvert présente un pilier central et une sole de rayons d'argiles disposés de manière radiale ; à Utrecht, au XIV^e siècle, c'est une sole à rayons en briques. En France, on peut observer le passage du four vertical aux fours à chambre unique : le four couché. Ce dernier est loin d'être identique partout et l'auteur se livre à un large tour d'horizon montrant les différentes formes qu'il peut prendre. Il termine en recommandant une large synthèse européenne et un recensement des derniers fours à bois contemporains existants ainsi qu'en donnant quelques consignes pour leur caractérisation (il recommande notamment la réalisation d'une coupe longitudinale et la présentation d'un échantillon de mobilier, suffisant à ses yeux pour caractériser une production).

La communication suivante portait avant tout sur la matière première (« L'atelier de céramiques culinaires de Cabrera d'Anoia [Catalogne, Espagne] : des matières premières et des techniques de production »). Il s'agit d'un atelier en grotte qui comprenait plus de trente fours. C'est essentiellement l'étude des pâtes céramique qui est présentée ici. Elle permet aux auteurs de mettre en évidence un traitement de l'argile favorisant l'utilisation culinaire des pots.

Dans la même veine Sébastien Millet, Sébastien Jesset et Jérôme Bouillon examinent l'apport des expérimentations et des analyses connexes en utilisant l'exemple de Saran 2000-2009 (Loiret), où deux fours expérimentaux et l'aide de potiers ont permis de reproduire des cuissons et répondre aux questions portant sur la matière première utilisée et sur la manière dont était conduite la cuisson. Une tentative du même type a été réalisée sur un four à tirage vertical de type mérovingien en Suisse romande par Pierre-Alain Capt (archéocéramiste). Les deux cuissons effectuées, l'une oxydante, l'autre réductrice, étaient destinées à observer comment se comportaient la pâte des poteries et le four lui-même dont le fonctionnement s'avère très proche des fours antiques. Enfin, Dominique Allios et Paul Lagarigue tentent une archéologie expérimentale des fours à bois dans les Pyrénées orientales et font part de leurs réflexions et des premiers résultats.

Une longue réflexion de Jean Chapelot sur « La production céramique en Europe aux V^e-XII^e siècles », faisant l'état de la documentation et dessinant des perspectives de recherche, termine ce volume. Il souligne en préambule l'objectif de ce colloque : faire la synthèse d'une recherche encore jeune, les fours de potiers. Il dresse d'abord la liste du corpus documentaire disponible pour le V^e-XII^e siècle et

souligne son inégale répartition sur le territoire français tout en montrant les problèmes de représentativité du corpus, la grande variabilité des surfaces fouillées et la grande diversité dans la qualité des observations réalisées. Au total et malgré une intensification des enquêtes, les données restent insuffisantes. Un certain nombre d'acquis se dessinent cependant. On constate une grande variabilité de nature et d'importance des ateliers céramique. À partir du IX^e siècle, leur nombre tend à croître, leur origine et leur postérité éventuelles sont également importantes : la plupart des ateliers n'ont qu'une très courte durée de vie. Des villages spécialisés apparaissent et la question de la localisation des ateliers est étudiée ainsi que leurs liens fonctionnels éventuels (ateliers abbaciaux par exemple), d'où la nécessité de reconstituer leur histoire. Enfin, des pistes se dessinent pour l'avenir : il faudra combler les lacunes documentaires, protéger les ateliers localisés, étudier sans attendre la céramique mise au jour, ne pas négliger les aspects techniques des ateliers : étudier le combustible à travers les charbons, les fours, les sites d'implantation et les autres activités liées comme l'exploitation du sous-sol et du milieu forestier ; le volume de production, les ruptures techniques (comme le passage de la cuisson oxydante à la cuisson réductrice) ne devront pas être négligés. Il faudra étudier les productions dans une perspective technique et socio-économique, définir la place de la céramique modelée et préciser les conditions d'apparition de la céramique glaçurée, étudier la céramique architecturale et s'intéresser à la diffusion des poteries et aux conditions économiques de cette diffusion. Comme Andreas Heege, il insiste sur la nécessité du recensement des ateliers de potiers médiévaux actuellement connus en France pour la période et de la protection des ateliers, condition

indispensable à la réalisation d'un meilleur outil typochronologique, et démarche nécessaire pour affiner datations et connaissances de l'économie.

Pour compléter le volume, Freddy Thuillier livre ensuite le catalogue des 175 ateliers de potiers médiévaux connus en France pour la période V^e-XII^e siècle par des publications ou des rapports, mais qui néglige nombre d'ateliers découverts ou connus et sur lesquels la documentation est lacunaire.

Cet ambitieux projet n'a certainement pas atteint totalement le but recherché. S'il correspond à un état de la recherche en 2010 et s'il fournit des références chronologiques et typologiques indéniables, il montre aussi de manière très claire les lacunes de ces recherches : des fouilles aux surfaces insuffisantes détachant trop souvent le four de son contexte, avec notamment une carence des fouilles de l'atelier lui-même, de son organisation et donc du travail du potier en amont, précédant la cuisson. Certes le mobilier est souvent trop sommairement étudié, mais peut-être fallait-il, ici, limiter les considérations aux renseignements techniques que la poterie peut livrer sur son mode de fabrication et de cuisson. Pour éclairer l'atelier, il manque aussi des recherches sur son approvisionnement, sur l'origine et le travail de la matière première ainsi que sur la diffusion des poteries. Dans ce riche travail d'étape, il manque les hommes et l'économie. Souhaitons que ce volume suscite des vocations nouvelles et contribue à l'élaboration d'une meilleure méthodologie des recherches.

Anne-Marie FLAMBARD HÉRICHER
Centre Michel de Bouard-Craham, UMR 6273 (CNRS/Unicaen)

Eleonora DESTEFANIS (dir.), *Il priorato cluniacense dei Santi Pietro e Paolo a Castelletto Cervo. Scavi e ricerche 2006-2014*, Florence, 2015 (Biblioteca di archeologia medievale, 23). ISBN 978-88-7814-677-8, 709 p., nombreuses illustrations en noir et blanc et en couleur dans le texte, prix : 120 €.

Dirigée par Eleonora Destefanis, professeure à l'université du Piémont oriental, l'impressionnante monographie, véritable somme de 711 pages, présente les résultats d'une recherche pluridisciplinaire sur le site du prieuré clunisien Saint-Pierre-et-Paul de Castelletto Cervo, réalisée dans le cadre d'un programme pluriannuel entre 2006 et 2014. Dans sa préface, Christian Sapin souligne à juste titre le délai remarquablement bref entre l'achèvement des travaux de terrain et la parution de l'ouvrage, fruit d'une collaboration d'une quarantaine de co-auteurs, dont la publication, qui se distingue par la richesse thématique et la qualité des contributions, rejoint utilement celles des manifestations scientifiques qui ont marqué le onzième centenaire de la fondation de Cluny. Situé à mi-chemin environ entre Biella et Verceil, à proximité d'un axe routier secondaire, le monastère, attesté pour la première fois en 1092, occupait une élévation dominante au-dessus du confluent de deux rivières : « une certaine marginalité du site » (19) et la conservation partielle des vestiges, suite à la transformation profane du complexe, avaient naguère soustrait le prieuré de Castelletto à l'attention de la plupart des chercheurs », une carence que la vaste enquête sur cet ensemble monastique largement méconnu devait pallier, pour examiner au travers d'une étude monographique la plus exhaustive possible « la nature de l'empreinte de la maison-mère Cluny sur les monastères sous sa dépendance » (E. Destefanis), tant débattue dans l'historiographie. Il s'agissait en même temps de mettre en œuvre une étude de cas à l'échelle d'un ensemble monastique postérieur au haut Moyen Âge, période traditionnellement privilégiée par les programmes archéologiques majeurs conduits en Italie.

La première partie de l'ouvrage, introduite par un exposé historique et historiographique assorti d'une chronologie commentée des repères historiques (G. Ardizio), aborde le monastère dans son contexte territorial, naturel et social. Une brève caractérisation du cadre géologique (R. Compagnoni, F. Piana) et paysager (G. Ardizio) précède un état des connaissances sur le territoire de l'époque romaine (A. Deodato *et al.*) et tardoromaine au Moyen Âge (G. Ardizio), pour restreindre ensuite la focale sur un historique détaillé du prieuré et de sa province au cours des « longs siècles de la présence clunisienne » (G. Andenna), marqués aux XIII^e et XIV^e siècles par une crise spirituelle et matérielle. L'enquête sur la relation du territoire de Castelletto Cervo avec le pouvoir public (A. Barbero), et sur l'évolution, la typologie et la gestion des dépendances et du patrimoine foncier du monastère (G. Ardizio), précède la seconde partie dédiée aux vestiges matériels du prieuré, bien utilement introduite par un plan orthophotographique des fouilles et un phasage général assorti du code-couleur du phasage adopté pour l'ensemble des relevés. L'étude des élévations et vestiges fouillés de l'église priorale (E. Destefanis, G. Ardizio), introduite par une synthèse de l'apport des sources écrites et accompagnée d'une cartographie stratigraphique sur support photogramétrique, relève les fragments de la première église priorale, élevée d'est à l'ouest en deux phases vers la fin du XI^e et le début du XII^e siècle. L'édifice se présente alors comme une basilique de dimensions modestes, large de 15 m et longue de 28 m hors œuvre de la façade aux absidioles latérales, dont les collatéraux seuls sont scandés de pilastres et sans doute voûtés en réponse au possible voûtement du vaisseau central, deux fois plus large. Une quatrième travée plus spacieuse fait office de transept non saillant, suivi à la manière d'autres églises clunisiennes d'une courte travée droite, surmontée d'un clocher au sud, et associée au chevet triabsidal dont seule l'absidiole nord est partiellement conservée. La construction de l'édifice en appareil mixte associée à un emploi ciblé de la pierre de taille, des moellons et pierres de ramassage de différentes qualités et provenances, ainsi que des briques et tuiles

en emploi, disposés occasionnellement en épi. D'importantes transformations ont lieu à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle, suite à une destruction partielle qui entraîne l'effondrement des voûtes des vaisseaux nord et central, puis à plusieurs reprises entre la fin du XV^e et le XVIII^e siècle. Plusieurs décennies après l'achèvement de l'église, celle-ci reçoit un avant-corps occidental, commenté dans un chapitre distinct dédié à l'ensemble du secteur à l'ouest de l'église (E. Destefanis, G. Ardizio). Mentionné seulement au XVI^e siècle comme *porticus cupis copertus cum fornice*, ce grand volume barlong, divisé en cinq travées voûtées d'arêtes et ouvertes sur le parvis par une série de baies géminées et une haute porte centrale, a conservé la majeure partie de sa structure d'origine construite et voûtée, avec des techniques de mise en œuvre complexes, en appareil mixte de pierre et de briques, datées par thermoluminescence aux alentours de 1200. L'incorporation de quatre vases, dont trois de pierre ollaire, dans les assises sommitales de la voûte à la première travée au nord du portail pose la question de leur rôle en tant que dispositif acoustique, selon l'interprétation la plus généralement admise, et de ce fait de l'usage liturgique de l'espace. La présence de tombes, reconnue dans les années 1960, atteste une fonction funéraire qui pourrait remonter à celle du parvis antérieurement à la construction. Si l'hypothèse d'un projet originel d'avant-nef à étage ne peut être exclue, la surélévation de ce rez-de-chaussée, qui transforme l'ensemble en un puissant volume transversal, n'intervient que dans la seconde moitié du XIV^e ou dans la première moitié du XV^e siècle. L'investigation archéologique de la zone funéraire au nord de l'avant-corps (E. Destefanis, G. Ardizio, D. Casagrande, F. Ombrelli) a livré un premier niveau d'inhumations en pleine terre de la fin du IX^e au milieu du XI^e siècle, nettement antérieur à la construction de l'église. Celle-ci va de pair avec la création d'un chemin d'accès, avant une seconde phase d'occupation du cimetière qui est ensuite impactée par le creusement des fondations de l'avant-corps. À la fin du XVIII^e siècle, l'aire funéraire est réorganisée et ceinte d'un mur de clôture. La présentation des données archéologiques est complétée par l'approche spatiale et culturelle des inhumations médiévales à Castelletto Cervo (E. Destefanis, D. Casagrande, F. Ombrelli), à partir du catalogue et de l'étude diachronique des sépultures et des rites funéraires (E. Destefanis, R. Boano, D. Casagrande, F. Ombrelli), comme de l'analyse anthropologique, taphonomique et paléopathologique des corps inhumés, dont le nombre total reste d'ailleurs malheureusement insuffisant pour des enquêtes statistiques (R. Boano, E. Fulcheri).

Dans la seconde moitié du XII^e siècle, avec l'édification des bâtiments monastiques, est élevée une seconde église (E. Destefanis, G. Ardizio), simple chapelle à nef unique d'environ 14 × 14,5 m dans œuvre, dont l'abside arasée jusqu'aux fondations était dotée d'un décor peint. La position de ce modeste édifice de culte, identifiable avec l'*ecclesia beatae Mariae virginis* mentionnée à la fin du XVI^e siècle au sud-est du chevet de l'église majeure et au contact avec l'aile orientale du cloître rappelle la disposition spatiale de la seconde église à l'est de la salle capitulaire de Cluny II, récemment mise en évidence par les fouilles archéologiques.

Pour suivre le difficile phasage des élévations hors sol et arasées du cloître et des bâtiments claustraux (E. Destefanis, G. Ardizio), il est utile de se référer à la synthèse et aux plans chronologiques présentés dans la quatrième partie de l'ouvrage (p. 530-568) qui résume avec clarté l'évolution des structures bâties fragmentaires dans leur ensemble, et qui donne lieu à une étude comparative du plan d'ensemble restitué avec ceux d'autres prieurés clunisiens de la région (Argon, Vertemate) et au-delà (Tergu, Sardaigne).

L'étude chronologique des différents secteurs du prieuré est complétée par un important et précieux recueil d'articles dédiés aux matériaux, aux techniques de construction et au décor. L'examen géologique des pierres mises en œuvre, assorti d'un catalogue des éléments décoratifs en place ou retrouvés en fouille, tels que colonnettes, tailloirs et corniches et le *lavatorium* roman aujourd'hui disparu (E. Destefanis), donne lieu à une enquête parallèle sur les lieux d'extraction et d'approvisionnement à partir de l'analyse pétrographique des matériaux (R. Compagnoni, A. d'Atri, L. Martire, F. Piana, D. Violanti). L'étude chronotypologique des briques (G. Ardizio), ici et là vitrifiées accidentellement lors de la cuisson (F. Garanzini), ouvre sur la réflexion d'un collectif de chercheurs sur la contribution des méthodologies archéométriques à la chronologie absolue des matériaux céramiques du site (S. Blain, P. Dufresne, A. Gueli, P. Guibert, P. Lanos, M. Martini, E. Sibilia, G. Stella). Ainsi, l'analyse des briques par thermoluminescence, réalisée indépendamment par trois laboratoires partenaires, permet une comparaison synoptique des résultats divergents, confortés généralement pour la période couverte par le chantier de l'église par ceux de l'étude par archéomagnétisme. L'étude des sols construits (F. Garanzini), et l'analyse compositionnelle, spectrographique et chronologique des enduits peints (G. Ardizio, C. Rinaudo, A. Croce, M. Allegrina) et des liants (E. Basso), précède une approche chronotypologique des techniques de mise en œuvre et de l'organisation du travail qui caractérisent les chantiers médiévaux successifs sur le site (G. Ardizio, E. Destefanis, F. Bardotti collab.). Un dernier chapitre, séparé de l'étude technique, est dédié à l'étude artistique des restes des décors peints médiévaux (S. Lomartire), particulièrement délicate en raison de leur état extrêmement fragmentaire.

Au terme d'une enquête aussi riche et diverse que complexe, la quatrième partie de l'ouvrage dédiée aux édifices, espaces et fonctions rassemble les données pour présenter enfin la synthèse diachronique attendue de l'ensemble des périodes du développement du complexe monastique (E. Destefanis). Le texte concis, illustré utilement par des plans périodisés en couleur, retrace l'évolution de la forme et de l'organisation interne des deux églises, des bâtiments monastiques et de leur abord, en l'inscrivant dans le cadre élargi d'une vaste étude comparative qui valorise l'apport de l'archéologie pour les questions fondamentales que posent, au-delà du témoignage des sources écrites, l'organisation de la vie monastique clunisienne et le rapport entre la communauté et la population laïque. Face à l'envergure et à la portée de cette belle synthèse on peut regretter que la substantielle cinquième partie, dédiée au mobilier céramique (N. Botalla Buscaglia), vitreux (F. Barello), numéraire (F. Barello) métallique et métallurgique (S. Bocchio) et aux études paléobotaniques ait, à la différence du domaine funéraire, été pour ainsi dire placée en annexe, une position involontairement marginale que la mise en perspective conclusive sur « Castelletto : un monastère clunisien entre échelle locale et vocation européenne » (E. Destefanis), consignée dans une brève sixième partie, de huit pages seulement, ne saurait compenser. Or, il faut, justement, souligner l'intérêt de l'ensemble des études thématiques conduites dans le cadre de ce programme de recherche, dont la conception interdisciplinaire peut être considérée comme exemplaire à bien des égards. Il faut donc espérer que cette belle publication puisse inspirer de nouveaux projets à l'avenir.

Andreas HARTMANN-VIRNICH

L'abbaye Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015, vol. 1 : histoire et archéologie, Bernard ANDENMATTEN et Laurent RIPART (dir.), Thalia BRERO (coll.) ; vol. 2 : le trésor, Pierre-Alain MARIAUX (dir.), Thalys BRERO (coll.), Gollion, Infolio, 2015, 503 et 440 p., nombreuses ill., ISBN : 978-2-884748-19-3, prix : 125 €.

De Saint-Martial de Limoges à Saint-Médard de Soissons, les dernières décennies ont vu paraître un certain nombre d'ouvrages restituant le destin d'un grand monastère en croisant l'histoire, l'histoire de l'art et l'archéologie. Tout en se plaçant dans cette lignée, les deux volumes qui viennent d'être consacrés à Saint-Maurice d'Agaune se distinguent des précédents à la fois par le luxe de l'édition, par l'ampleur des fouilles menées sur les états précoces du site, par l'étude exhaustive de l'exceptionnel trésor et, enfin, par la volonté de laisser une place importante aux périodes moderne et contemporaine. Toutefois, nous évoquerons uniquement ici les pages consacrées au Moyen Âge, dispersées dans les deux volumes.

L'étroit passage aménagé par le Rhône entre le lac Léman et Sion a constitué dès l'Antiquité une voie stratégique entre la Gaule et l'Italie, qui permettait l'accès au col du Grand Saint-Bernard. La *statio* romaine d'Agaune demeure mal connue mais, dès la fin du I^{er} siècle ou le début du siècle suivant, une petite nécropole s'est développée au pied de la falaise qui borde le site au nord-ouest, près d'une source divinisée. Le sommet du talus abrite une tombe privilégiée, protégée dès le Bas-Empire par un petit édifice funéraire qui fut rapidement transformé en un oratoire pourvu d'annexes. C'est dans ce cadre que le premier évêque du Valais, Théodore (ou Théodule), effectue à la fin du IV^e siècle l'*inventio* des reliques de Maurice et des martyrs de la légion thébaine. L'historicité de l'exécution de ces militaires chrétiens par Maximien Hercule fait depuis longtemps l'objet de controverses et la présence en Gaule d'une légion venue de Thébaïde (Égypte) n'est pas attestée à l'époque tétrarchique. En revanche, la découverte des reliques peut être replacée dans le contexte de l'invention de Gervais et Protas par Ambroise de Milan (386) et dans un mouvement plus vaste d'invention de reliques. Peu avant 450, l'évêque Eucher de Lyon fait de Maurice et ses compagnons des modèles de sainteté militaire alors que la *Vie des Pères du Jura* atteste de l'importance du pèlerinage d'Agaune dans les années 460.

L'évêque Théodore fit bâtir la première église martyriale du Martolet, au pied de la falaise. Le succès du culte entraîna la construction, dès le début du V^e siècle, d'un sanctuaire de plan similaire mais pourvu d'une abside plus vaste et associé à un baptistère et à un *atrium*. En 515, le roi burgonde Sigismond, qui venait d'abjurer l'arianisme, transforme l'institution en monastère royal. Il supprime le caractère mixte de la communauté séculière originelle, instaure la *laudatio* perpétuelle, qui exige un personnel et des moyens importants, et fait adopter la liturgie orientale des Acémètes. La mort de Sigismond en 523 et la conquête du royaume burgonde par les Francs en 534 n'interrompent pas l'essor de l'abbaye. Les bâtiments monastiques s'inscrivent désormais dans une vaste composition architecturale centrée sur le baptistère et qui occupe tout l'espace entre la falaise et la voie antique. La reconstruction du chœur du sanctuaire principal et le réaménagement du baptistère, la fondation de la vaste église du Parvis et de l'église funéraire Saint-Jean, qui reçoit (en 536 ?) les restes de Sigismond et de ses enfants, participent de cette réorganisation. Elle intègre également un complexe palatial muni d'une salle de réception à abside, dont seuls les derniers états ont été fouillés, un autre bâtiment de grande envergure et plusieurs structures munies de systèmes de chauffage par hypocauste.

L'église principale est encore agrandie à la fin du VI^e siècle et reçoit au VIII^e siècle une nouvelle abside surmontant une crypte demi-circulaire. Dès 762, l'abbaye est contrôlée par les Pippinides, lesquels nomment les abbés, également évêques de Sion. Un nouvel

accroissement de l'édifice, qui comprend désormais trois larges vaisseaux, intervient sous le règne de Louis le Pieux. Il entraîne un changement de disposition majeur, puisqu'un nouveau chœur est établi à l'extrémité occidentale de l'édifice, surmontant une crypte en couloir. La règle canoniale est alors imposée à la communauté. Un abbatiait laïc est instauré avant le milieu du IX^e siècle pour le bosonide Hucbert, auquel se substitueront les Rodolphiens, marquis de Transjurane puis rois jusqu'à leur extinction en 1032. Le monastère d'Agaune, dorénavant intégré à l'Empire, perd alors le lien étroit avec un pouvoir royal qu'il connaissait depuis sa fondation. S'il a obtenu la libre élection des abbés et l'exemption par rapport au pouvoir épiscopal, il doit désormais composer avec les *potentes* savoyards, en particulier les comtes de Savoie qui, en 1128, prônent le passage de la communauté à la régularité. Après l'incendie de l'église du Parvis et du complexe palatial (peu avant le début du XI^e siècle ?) et la transformation de sanctuaire Saint-Sigismond (Saint-Jean) en église paroissiale, les réalisations architecturales demeurent relativement modestes : l'église principale est prolongée de deux travées et accostée au XII^e siècle d'un clocher-porche magnifiant l'accès principal. À partir de la seconde moitié du même siècle, les abbés s'attachent principalement à la construction d'une seigneurie plus resserrée autour du monastère. Seule la construction de chapelles latérales semble marquer les XIV^e et XV^e siècles.

C'est donc un ensemble monumental ancien qui continue à servir de cadre à la vie canoniale au début de l'époque moderne. La reconstruction de l'abbatiale puis des bâtiments monastiques sur de nouveaux emplacements à partir de 1614, la disparition de la majeure partie de la ville dans l'incendie de 1693, puis l'écrasement de la tour-porche par un rocher en 1942, nous privent de ce complexe architectural et c'est aujourd'hui la mise en valeur des opérations archéologiques, l'accès récent aux archives du monastère – longtemps peu accessibles mais désormais progressivement mises en ligne – et la conservation de l'exceptionnel trésor qui évoquent la longue histoire de ce monastère prestigieux. Ce dernier ensemble révèle, mieux que l'architecture, l'intérêt continu que suscita le pèlerinage d'Agaune : du coffret-reliquaire de Teuderic (première moitié du VII^e siècle) à l'exceptionnelle aiguère dite de Charlemagne (première moitié du IX^e siècle), des grands reliquaires de la seconde moitié du XII^e siècle aux réalisations des trois derniers siècles du Moyen Âge, les notices détaillées réunies dans le second volume de l'ouvrage rappellent l'action des abbés successifs et de donateurs prestigieux.

Cette lourde monographie constitue sans nul doute une réussite éditoriale. Tout au plus pourra-t-on regretter la segmentation du discours, qui entraîne parfois des redites voire quelques variations dans la datation des sources écrites mais le choix d'une présentation chronologique et par type de source était difficile à contourner. Quelques aspects plus thématiques demeurent peu évoqués : on aurait par exemple aimé en savoir plus sur l'évolution des usages funéraires dans le cadre de ce grand monastère ou sur la pratique musicale liée à la liturgie. L'usage d'une masse d'archives inédites et, surtout, le catalogue détaillé du trésor viennent compenser ces quelques lacunes.

LUC BOURGEOIS

Yumi NARASAWA, *Les autels chrétiens du sud de la Gaule (v^e-xii^e siècles)*, Turnhout, Brepols, 2015, (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 27), 604 p., 978-2-503-55347-4, prix : 90 €.

Cet ouvrage consacré aux autels du sud-est de la Gaule entre les v^e et xii^e siècles est issu d'une thèse soutenue par Yumi Narasawa en 2008 et réalisée sous la direction de Michel Fixot. C'est donc tout naturellement à ce dernier que revient l'honneur de rédiger la préface, dans laquelle le directeur de recherche souligne d'emblée les grandes difficultés rencontrées par son ancienne étudiante. Yumi Narasawa est japonaise et il lui a tout d'abord fallu consacrer un temps non négligeable à l'apprentissage du français (et sur ce point, le résultat semble irréprochable). Par ailleurs, le sujet ayant depuis longtemps retenu l'attention sans pour autant susciter la publication de véritables synthèses, l'auteur a dû compiler une bibliographie foisonnante et dispersée. Surtout, nombre de ces travaux antérieurs apparaissaient de fiabilité douteuse ou incomplets et il était impératif, autant que possible, de commencer le travail par une enquête de terrain qui s'est voulue exhaustive. Les horizons géographiques et chronologiques retenus étant assez ambitieux, cette louable rigueur n'a pas été sans conséquence.

L'introduction le souligne d'emblée : l'établissement de l'impressionnant catalogue – plus de 450 entrées auxquelles il faut adjoindre des inventaires complémentaires insérés dans la synthèse ou en annexe – a nécessité un temps considérable. Ceci, hélas, a naturellement réduit la part de temps disponible pour la synthèse. Dans la préface, Michel Fixot cherche à prévenir les critiques en précisant que le temps imparti à ce travail était trop bref pour mener à bien l'établissement d'un catalogue solide et la réalisation d'un véritable travail de contextualisation. La thèse de Yumi Narasawa est présentée comme une enquête préliminaire destinée à fournir des bases solides pour des développements à venir, même si plusieurs avancées importantes lui semblent acquises.

Dans l'introduction, Yumi Narasawa rappelle le rôle fondamental de l'autel dans la liturgie chrétienne – « l'autel c'est le Christ » affirmait Cyrille d'Alexandrie qui aurait pu être cité ici – tout en soulignant quelques traits marquants pour son évolution matérielle. Dès 517, le 26^e canon du concile d'Epaone stipule que l'autel – la table tout au moins – doit être en pierre, fixe et monolithe. Si la tradition d'un dépôt de reliques est très tôt attestée, l'obligation de faire un dépôt de reliques au moment de la consécration de l'autel n'est véritablement instituée qu'avec le 7^e concile du canon de Nicée II en 787.

L'autel joue un rôle fondamental dans l'histoire d'un édifice cultuel chrétien : il doit être présent et consacré dans toute nouvelle construction. Mais, comme indiqué par l'auteur, l'importance de cet élément explique que les remplois et déplacements ont été nombreux, et plusieurs exemples semblent montrer qu'un même autel peut avoir été consacré à diverses reprises. Isolés, les vestiges d'autels sont souvent difficiles à interpréter : indices de l'existence d'un ancien édifice disparu ou « reliques » remployées dans une nouvelle construction ? Le problème est d'autant plus ardu que nombre d'autels chrétiens sont eux-mêmes des remplois d'œuvres antiques, réutilisées à des périodes diverses.

En dehors de ces possibles remplois, la datation des aménagements inventoriés se heurte à deux obstacles principaux : des remaniements quasi systématiques, qui font que les autels n'occupent presque plus jamais leur emplacement d'origine ; une tendance au conservatisme formel qui fait que les modèles évoluent peu.

Le cadre géographique retenu est justifié par des contingences essentiellement matérielles : les vestiges y sont relativement nombreux par rapport au reste du territoire national, mais aussi au regard de ce qui se constate pour une large part du pourtour méditerranéen ; de plus, ils ont retenu l'attention des érudits et des chercheurs depuis longtemps et la bibliographie disponible est donc relativement

abondante, suffisamment pour se livrer à un bilan historiographique. Quant à l'horizon chronologique, de l'extrême fin du iv^e s. au tournant des xii^e-xiii^e s., il se justifie par le fait que la période est marquée par un relatif immobilisme des formes au cours de cette longue durée : aucun bouleversement majeur ne se manifeste et il aurait été hasardeux de vouloir opérer une césure au sein de l'ensemble.

Si le constat de l'immobilisme se vérifie pour partie dans le domaine de l'histoire des formes, il est toutefois regrettable que le contexte historique ne soit pas du tout évoqué. Au cours de la période retenue, la région est tout de même marquée par des évolutions sensibles. Plus généralement, à l'échelle de l'Occident, c'est aussi une période de profondes mutations des pratiques liturgiques dont on ne peut que se demander si elles n'ont pas eu un impact sur le mobilier qui servait de support à ces célébrations. Cette question n'est pas soulevée dans l'introduction, alors que le lien qu'entretiennent l'architecture religieuse chrétienne et son aménagement avec la liturgie est au cœur d'une bonne partie de la recherche consacrée à ces sujets depuis quelque temps déjà. Même s'il semble acquis que la liturgie n'explique pas tout, son rôle reste essentiel. En retracer l'évolution, même schématiquement, aurait incontestablement été profitable. Évoquer la nature des cérémonies dont ils étaient les supports n'aurait pas été incongru. Autres points, l'auteur ne dit rien du phénomène de la multiplication des autels qui marque la période étudiée, et rien n'est dit non plus des questions de topographie : à quoi servaient ces différents autels, où se tenaient-ils ?

Quelques pages préliminaires sont ensuite consacrées à la question de la préservation du mobilier, les autels parvenus jusqu'à nous ayant le plus souvent connu des parcours particulièrement mouvementés (p. 29-32). Nombre d'entre eux ont été remaniés, certains remployés pour des usages sans rapport avec leur fonction première.

La première partie contient le catalogue. Avec plus de 370 pages, c'est de loin la plus étoffée de l'ouvrage. Il est impossible de rentrer ici dans le détail de chaque présentation tant les œuvres sont diverses. Chaque notice suit la même architecture. L'œuvre est d'abord identifiée par grande catégorie (table à rebords, socle, autel tabulaire, etc.), le matériau est indiqué et les dimensions fournies. Dans le corps de la notice, l'historique de la découverte est relaté, puis vient une description précise. Les questions de datation sont ensuite abordées, et chaque notice se conclut par une bibliographie très complète. Il faut souligner la qualité de la documentation graphique : des gravures ou dessins anciens parfois, des photographies le plus souvent, et de très nombreux relevés effectués par l'auteur. Ces derniers se distinguent par leur qualité exemplaire et à ce titre cet ouvrage pourrait servir de modèle de présentation pour les séries lapidaires. La production de cet imposant *corpus* est en soi un travail absolument remarquable. Une simple consultation rapide suffit par ailleurs à souligner la richesse et la diversité du sujet étudié. Il n'est en est dès lors que plus regrettable que le travail de synthèse n'ait pu être mené à terme.

La deuxième partie est consacrée aux études synthétiques. Elle débute par la présentation des « recherches sur des autels à décors sculptés ». Quatre groupes sont distingués : les « tables décorées de type provençal », les « autels-cippes décorés », les « tables d'autels décorées à lobes et autres tables décorées en Languedoc méditerranéen » et les « autels à *antependium* ». Les œuvres constituant le groupe des autels provençaux sont au nombre de 28. Cette « famille » a très tôt retenu l'attention et, selon une opinion maintes fois exprimée – apparemment acceptée par Yumi Narasawa –, l'autel de Saint-Victor de Marseille serait l'ancêtre de la lignée. Malgré les similitudes qui l'unissent à d'autres autels – en particulier celui d'Auriol – elle ne pense pas qu'il ait jamais existé un atelier spécialisé dans la production

de ces tables, sur le modèle des ateliers de sarcophages. Il s'agirait plutôt d'œuvres de circonstance. Les motifs présents – rinceaux ou théories d'animaux – sont banals au cours de la période : pas besoin, dès lors, d'imaginer l'arrivée d'un autel d'importation ayant servi de modèle pour expliquer l'essor de cette production. Tout autre objet orné de tels motifs, voire un texte comme celui de Paulin de Nole cité ici, pourrait pleinement justifier le choix de ce langage symbolique. Yumi Narasawa distingue deux grandes étapes dans la genèse de l'ensemble : un premier groupe d'une quinzaine de tables est daté d'entre la toute fin du IV^e et le VI^e s. Les œuvres sont alors majoritairement en marbre. Après un hiatus au cours des VII^e-X^e s., la production reprend pendant la période romane lors de laquelle les matériaux sont plus diversifiés. Cette partie est agrémentée d'un tableau récapitulatif synthétisant les principales caractéristiques des œuvres mais aussi d'une carte de répartition et de planches comparatives : profils des œuvres, plans à l'échelle... Ces éléments, des plus utiles, ponctuent l'ensemble de la partie synthétique.

Le second chapitre est consacré aux autels-cippes, qui se retrouvent en Provence comme dans le Languedoc. Yumi Narasawa commence par relever l'ambiguïté d'un terme sur la définition duquel il semble difficile de s'accorder : l'auteur cite Paul Corbier pour qui « originellement, *cippus* qualifie toute pierre dressée, avec ou sans inscription, aussi bien une borne au coin d'un champ qu'une tombe » (p. 418, n° 74). En outre, si l'on privilégie une définition plus restreinte, certains autels-cippes remploient des éléments antiques qui ne seraient pas des cippes et par ailleurs tous les cippes remployés n'ont pas servi d'autels, etc. La situation est assez brouillonne. À vrai dire, ces pages ne clarifient pas vraiment les choses. Il apparaît toutefois que deux groupes peuvent être distingués, celui des autels-cippes de Provence, principalement datés des V^e-VII^e s., et celui des œuvres languedociennes, qui appartiendraient aux VIII^e-XII^e s. Quelques pages sont consacrés à la typologie du décor que l'on y trouve.

Les tables d'autels à décor de lobes et apparentés sont ensuite évoquées. Cette « famille », bien connue et souvent étudiée, découlerait d'un prototype – disparu – élaboré à Narbonne vers la fin du IX^e s. à partir d'antécédents antiques. Sans remettre en question l'homogénéité du groupe, Yumi Narasawa nuance – à raison – les affirmations de Pierre Ponsich selon lequel plus les œuvres sont « classiques », plus elles sont proches du prototype et donc anciennes. Comme l'auteur le fait remarquer, il semble bien dangereux de vouloir appliquer la même grille de lecture formaliste à l'ensemble des autels étudiés, certains étant destinés à de modestes édifices ruraux alors que d'autres prenaient place dans de précieux sanctuaires comme Saint-Sernin de Toulouse. Enfin, ce panorama des autels décorés s'achève par la présentation des autels à *antependia*, ce terme étant ici entendu dans une acception large, voire un peu floue : la présence de la moindre ornementation sur la face avant de l'autel, même symbolique, suffit à identifier un *antependium*. La présence d'un décor figuratif est restée confidentielle jusqu'à la période romane et, dans l'ensemble, les exemples conservés restent rares. Dans cette partie, l'absence d'un véritable discours de synthèse est vraiment regrettable : il aurait fallu en dire plus sur les évolutions qui vont mener à la généralisation et à la progressive monumentalisation des retables au cours du bas Moyen Âge.

Le chapitre suivant « typologie et chronologie » confronte la réalité matérielle de la région étudiée à des exemples issus d'autres horizons géographiques. On y retrouve des tableaux synthétiques présentant les œuvres par grandes catégories (table à rebords, table plane, pieds, etc.) ainsi que des planches comparatives, notamment consacrées aux profils des tables. Ces derniers illustrent l'existence de certaines évolutions pour les moulurations : elles auraient tendance à se complexifier au cours de la période romane après être restées longtemps assez standardisées. Autre acquis, il semble avéré que les

tables planes sont souvent tardives, rarement antérieures à la période romane. Auparavant, la table d'autel était le plus souvent surcreusée en sa partie centrale, sur le modèle des tables domestiques de l'Antiquité. L'origine des « pierres sacrées », ces petites plaques ornées de croix qu'il est souvent possible d'observer au centre des tables d'autels actuelles est également abordée. Dans la plupart des cas, il s'agit d'adjonctions tardives, de la fin du Moyen Âge parfois, le plus souvent de la période moderne.

En définitive, plusieurs éléments intéressants ressortent de cette partie. Mais l'ensemble reste un peu décousu.

La partie consacrée au dépôt de reliques comme au remploi de sarcophages souffre du même handicap. Même s'il s'agit d'un discours à vocation synthétique, de courtes études de cas interrompent le propos. Comme l'auteur nous l'apprend dans la conclusion, cette partie est en fait le reliquat d'un chapitre qui devait initialement être consacré aux relations entre l'autel et l'espace liturgique qu'elle n'a finalement pas pu rédiger (p. 548). Le propos se limite un peu trop à une énumération et cherche son équilibre entre synthèse et catalogue.

Viennent enfin quelques pages consacrées aux accessoires rattachés à l'autel dans lesquelles se trouvent plusieurs réflexions très intéressantes sur les tentures qui ornaient les autels et les systèmes de fixation qui pouvaient les maintenir. Il est par contre regrettable que l'auteur n'ait pas développé davantage la question de savoir ce qui prenait place sur les autels.

Un dernier chapitre est consacré à la question du remploi de matériaux anciens pour l'autel, tandis qu'un appendice précédant la conclusion recense 52 occurrences de « remplois simples d'autels païens » : ces exemples n'ont pas été intégrés au catalogue du fait des importants problèmes de datation qu'ils posent (dans plusieurs cas, les « remplois simples » sont post-médiévaux). Le fait que la synthèse se termine par ces parties s'apparentant à des catalogues annexes est en réalité assez emblématique de cet ouvrage, qui n'arrive pas toujours à dépasser le cadre de l'inventaire exhaustif.

Dans la conclusion, c'est justement sur l'importance du catalogue et du travail qu'il représente que l'auteur insiste lourdement, en mettant en avant l'énorme investissement en temps qu'il a demandé. Yumi Narasawa concède humblement que toutes ses ambitions n'ont pu être atteintes. En particulier, le fort conservatisme qui a longtemps prévalu lui a interdit d'établir la chronologie précise qu'elle ambitionnait de définir. Cela, nul ne pourra le lui reprocher. Elle cherche aussi à justifier le choix de son classement typologique qui s'éloigne de ceux généralement adoptés auparavant (autels à *mensa*, autels-coffre, autel caisse) : dans son optique, il s'agissait avant tout de partir des vestiges matériels, ce qui l'a amené à séparer supports et tables, et à subdiviser chacune de ces deux familles en de multiples entités. Jusqu'au bout, l'auteur semble comme tétanisée face à la matérialité de son sujet, l'une des dernières phrases indiquant : « Par ailleurs, on bute toujours sur l'examen de certains éléments lapidaires et sur la fonction attribuable à certains d'entre eux (...) », p. 548. S'il est tout à fait louable de vouloir construire son discours sur des bases solides, il n'en apparaît pas moins indispensable d'essayer de dépasser ces incertitudes pour proposer un discours de synthèse.

La bibliographie qui vient après est riche et complète. Lui fait suite un résumé de l'ouvrage en anglais, selon l'heureux parti-pris adopté par cette collection. Enfin, quelques planches en couleur terminent la publication.

En conclusion, il s'agit d'un ouvrage d'une incontestable utilité, consacré à un sujet qui frappe par sa richesse et sa diversité. Les notices monographiques du catalogue, en particulier, s'avèrent extrêmement profitables et le resteront par la suite. Le temps consacré à l'établissement de cet impressionnant ensemble explique largement le caractère un peu plus faible de la synthèse, sans pour autant pleinement le justifier. Plusieurs manques sont à relever. Pour n'en citer que

quelques-uns : une partie consacrée aux usages liturgiques de l'autel aurait été plus que bienvenu ; une synthèse sur la répartition spatiale des autels au sein des édifices fait cruellement défaut ; des considérations plus abouties sur les liens unissant l'autel à l'image n'auraient pas été inutiles... Certes, comme Michel Fixot prend soin de l'indiquer dès la préface, la solidité de ce catalogue en fait un excellent outil pour développer ces futures synthèses. Mais nous savons bien qu'il est souvent difficile de se livrer à ce travail sans se plonger intimement

dans les données primaires : eu égard à l'énorme effort investi dans l'élaboration du catalogue et à la qualité d'observation dont celui-ci fait part, il apparaît clairement que Yumi Narasawa aurait été la mieux fondée à développer ce travail. Le lecteur est ainsi frustré qu'elle n'ait pu pleinement mettre à profit ses indéniables qualités d'analyse et l'extraordinaire travail de compilation établi.

Thomas CREISSEN

Jacky KOCH, *L'art de bâtir dans les châteaux forts en Alsace (x^e-xiii^e siècles)*, Nancy, PUN – Éditions Universitaires de Lorraine, 2015, 562 pages, ISBN 978-2-8143-0255-6, prix : 38 €

En 2012, Jacky Koch, archéologue médiéviste au Pôle d'archéologie interdépartemental Rhénan (PAIR - Sélestat), a soutenu à Nancy une thèse consacrée au chantier de construction des châteaux alsaciens, édifiés entre le x^e et la fin du xiii^e siècle. Trois ans plus tard, elle était publiée ! Le sujet n'est certes pas aisé, car si les travaux sont abondants en France pour ce qui concerne l'architecture militaire, l'étude des hautes cours, l'organisation des basses cours, l'analyse du cadre seigneurial et le rôle des châteaux dans l'organisation d'un territoire et son encadrement, peu de travaux ont été spécifiquement consacrés à l'art de bâtir les châteaux médiévaux. Du reste, en majorité, les recherches n'ont le plus souvent abordé qu'un aspect du chantier, comme l'extraction, la préparation et la mise en œuvre des matériaux, l'emploi du bois (comme du fer) dans la construction, l'avancement des constructions ou encore les outils du chantier, dont les échafaudages. *L'art de bâtir dans les châteaux forts en Alsace* n'est pas un sujet aisé à appréhender, car l'art du bâtisseur est complexe dans son phasage et par la diversité des postes de travail, devant faire appel à des techniques et des savoir-faire, à des corps de métiers divers, comme à des contraintes imposées par le maître d'ouvrage sur le calendrier de réalisation des travaux, le plan du site ou le niveau de financement disponible, ou encore la situation topographique et géologique d'un site, etc. Il n'est pas aisé parce qu'il n'existe au final quasiment aucun texte en Alsace évoquant le chantier de construction entre le x^e et le xiii^e siècle : rien avant 1200 puis quelques mentions sur le lancement des travaux, ainsi en 1279 à Wintzenheim à Hohlandsbourg, en 1275 à Soultzbach-les-Bains ou en 1280-1282 pour le Haut-Hattstatt à Hattstatt, pour lequel les sources mentionnent la décision de construire et le versement de sommes afin « d'enclorre le sommet et d'y construire une fortification ». Peu de textes, une iconographie ancienne qui cède souvent au romantisme et fait trop peu de cas de la réalité du site, et beaucoup de ruines, parfois informes, recouvertes de gravats et donc difficilement lisibles en l'absence de fouilles ou de sondages. Et il y en a eu trop peu de fouilles ! Pour sa thèse, Jacky Koch a emprunté sa matière aux sites déjà documentés par quelques sondages et fouilles, sinon le plus souvent par les études du bâti qu'il a conduites lui-même dès 1991. Son choix s'est porté sur les constructions fortifiées du versant alsacien du massif vosgien, sur des ensembles castraux, parfois de petite taille (compris entre 1 400 m² et 10 000 m²), situés le plus souvent au sein de massifs forestiers et sur des reliefs. On mettra à part l'ensemble fortifié de Châtenois, qui constitue sans doute un aboutissement (avec le site de Soultzbach-les-Bains, créé au cœur d'une petite plaine) dans l'évolution du site militaire fusionnant avec une bourgade qu'il ceint d'une enceinte couvrant 1,65 ha. 19 sites castraux (sur plus de 150 répertoriés) illustrent les différents aspects du chantier dont les multiples facettes seront abordées selon les potentialités offertes et les informations recueillies dans la documentation. Celle-ci est donc issue de sondages, de quelques trop rares fouilles d'ampleur (dont Lichtenberg-Schlossberg, Châtenois, Orschwiller-Petit-Koenigsbourg, le Warthenberg à Ernolsheim-lès-Saverne, ayant

fait l'objet de longues fouilles sans synthèse au final !), le plus souvent de prospections et surtout d'études du bâti commandées avant un projet de restauration ou en accompagnement de celui-ci. On remarquera que plusieurs sites n'ont ainsi jamais fait l'objet de recherches archéologiques (Soultzbach-les-Bains, Bilstein à Riquewihr), ce qui a conduit Jacky Koch à limiter son propos à quelques éléments y affleurant, utiles toutefois pour illustrer un aspect du chantier de construction. Le choix est enfin celui d'un espace chronologique, compris entre le x^e siècle et la fin du xiii^e siècle, période au cours de laquelle le phénomène castral connut son plus fort développement en Alsace. C'est une période de forte agitation, née de l'affaiblissement de l'autorité impériale, plaçant l'Alsace dans une position particulière sur la dorsale rhénane, aux confins des royaumes de Germanie et de France, des duchés de Bourgogne et de Souabe, avec la lignée des Hohenstauffen qui marque de son empreinte le xii^e siècle. La période qui verra encore l'émergence puis l'affermissement de la lignée de Habsbourg au xiii^e siècle sera aussi celle de conflits soutenus par cette famille entre les villes et l'évêque de Strasbourg. On constate alors l'émergence de la moyenne et petite aristocratie et la multiplication de sites castraux dont le caractère militaire sera souvent prépondérant sur leur caractère résidentiel.

Après un premier chapitre consacré, entre autres, à la fortification dans le droit médiéval germanique, aux apports de l'archéologie du bâti, ce qui permet à l'auteur de conclure à l'absence de synthèse globale sur la manière de faire les châteaux, et enfin à la méthodologie mise en œuvre par J. Koch pour étudier les sites (topographie, analyse de l'iconographie, relevés du bâti, analyse des liants, etc.), le second chapitre constitue la synthèse de l'ensemble des travaux menés sur les 19 sites castraux retenus.

Cette synthèse repose sur les données collectées pour restituer chaque étape du chantier, dont la spécificité permet de définir une architecture castrale qui s'avère bien différente des constructions civiles et religieuses. Elle dispose de ses propres critères et de ses propres canons, ce dans un souci de fort pragmatisme reposant sur la recherche de gains de temps, de moyens humains et d'argent. À ce titre, l'emploi quasi exclusif du parement à blocs à bossages réservé aux châteaux illustre le particularisme alsacien. Ce fort chapitre « construire un habitat défensif entre le x^e et la fin du xiii^e siècle » examine ainsi chaque phase, chaque élément de l'organisation puis de l'avancée du chantier du château fort alsacien. Suivant le déroulement du chantier, il questionne d'abord le calendrier des travaux, qui débute généralement au printemps, hormis le cas du creusement du fossé du site de Schrankenfels à Soultzbach-les-Bains en octobre, la coupe des bois ayant elle souvent lieu en hiver (Éguisheim). Le problème de l'approvisionnement en matières premières constitue un enjeu pour la construction, la qualité de la pierre, sa dureté, sa mise en forme pouvant être aussi source de dépenses ou non ; le grès étant abrasif pour les outils par exemple, le granit « rebelle au ciseau ». Selon les cas, élévations en moellons plus ou moins dégrossis ou en blocs à

bossages, elle nécessitera des corps de métiers spécialisés ou non. La démarche archéologique a ainsi tenté d'inventorier et d'étudier pour chaque site la provenance des matériaux et les modes d'extraction des gisements mis en œuvre. Le creusement du fossé comme l'exploitation des pentes du relief ont pu procurer ce matériau, pour les parements en moellons le plus souvent ou le blocage des murs, comme au Petit Ringelsberg à Oberhaslach, le Haut-Ribeaupierre à Ribeauvillé, et à Andlau-Spesbourg. L'exemple des premiers châteaux est celui des parements en moellons plus ou moins assisés, comme à Wettelsheim, Éguisheim (phase A) ou le Petit-Koenigsbourg à Orschwiller, le plus souvent datables des ^x-milieu ^{xii} siècles. Dans les autres cas, on remarque l'existence de carrières à faible distance des sites (de 200 m à moins de 2 km, car le transport de la pierre doit être pris en compte dans l'économie du projet). Il s'agit le plus souvent de productions de blocs à bossages en grès, plus rarement en granit, extraits et mis en forme sur la carrière même, une production en série étant mise en évidence. L'exemple de la carrière de Frohnberg fournissant le chantier du Warthenberg illustre le propos, tout comme celles du Petit-Ringelsberg et du Koenigstuhl pour la tour de Bilstein à la charnière des ^{xii}-^{xiii} siècles. Apparu au plus tard, vers 1147, à Éguisheim Schlossberg-Dagsbourg, le bloc à bossage va devenir prépondérant sur les sites castraux de la seconde moitié du ^{xii} et du ^{xiii} siècle, véritable marque de fabrique mais aussi signe quasi ostentatoire du site castral, qui se démarque des autres architectures qui n'emploieront que le parement de moellons à peine équarris ou de blocs lisses. L'exemple de la tour d'Éguisheim, qui emploie le bloc à bossage de gros gabarit à la base, sous un parement de blocs lisses, ainsi que sur l'élévation d'angle, illustre bien le caractère ostentatoire de la démarche constructive. L'étude a montré que l'évolution du parement à blocs à bossages s'est par ailleurs accompagnée d'une réduction du format et du poids des blocs, passant de 600 kg en moyenne à Éguisheim (phase A – v. 1147 par dendrochronologie) à 150 kg à la fin du ^{xiii} siècle pour une mise en œuvre plus aisée. La réduction du temps de production (de 2 blocs au ^{xii} à 3 au ^{xiii} siècle en moyenne) et la recherche d'économie sont évidentes. Pour J. Koch, la production de blocs à bossage, dont il tente d'estimer le cubage produit puis employé pour plusieurs sites castraux (comme pour la tour de Bilstein qui aurait nécessité 1250 blocs soit 180 voyages en chariot d'une capacité de 1,5 t.), s'est accompagnée de l'émergence de corps de métiers spécialisés, dont le tailleur de pierre, qui laissera parfois ses marques de tâcherons. En T couché puis en forme de flèche, elles permettront de restituer l'avancement de la construction du Oedenbourg (phase B). L'analyse des mortiers et liants a constitué une autre démarche, visant à identifier les lieux de production de la chaux (un seul cas reconnu *in situ* pour Warthenberg à Ernolsheim-lès-Saverne, vers 1261) et de provenance des granulats. Enfin, l'étude fine de parements et l'identification d'opes ou de boulines ont permis à l'auteur de s'interroger sur l'emploi des infrastructures charpentées du chantier, dont les plateaux amovibles, les échafaudages, par exemple pour la tour maîtresse d'Éguisheim et l'enceinte de Kaysersberg, et les engins de levage employés. Le chapitre se clôt par l'analyse de la morphologie des ouvertures identifiées, et surtout des enceintes ouvertes et barrées un éperon ou fermées de plan quadrangulaires ou polygonal (Hohlandsbourg, Kaysersberg, Pflixbourg, Châtenois, etc.), circulaire (Krueth-Linsenrain) voire naviforme (Oberhaslach-Petit Ringelsberg). Elles ont pu abriter des tours maîtresses, de plan carré, circulaire ou pentagonal à bec, et un espace résidentiel en pierre, de faible surface aux

^x-^{xii} siècles, fusionnant en un même lieu espace culturel et lieu de vie ; on évoquera aussi l'évolution du programme architectural qui, après 1200, du logis abrité derrière la tour, évoluera vers une intégration (Wassenberg, Schrankenfels). L'enceinte à segment (Wathenberg A), en demi-cercle, comme au Haut-Ribeaupierre, ou fermée (Châtenois, Hohlandsbourg, Kaysersberg, etc.) pour laquelle J. Koch remarque une réduction de l'épaisseur des maçonneries depuis le ^{xii} siècle, parfois aveugles pour une défense active depuis un parapet, parfois percées de jours ou d'archères à niche (Hohlandsbourg, Oedenbourg, Châtenois), a pu être étudiée avec précision ; ainsi, à Kaysersberg, où les boulines ont livré des bois datés des années 1265-1268, confirmant au demeurant deux phases d'élévation, ou à Châtenois, en restituant une élévation couronnée de merlons. La conclusion de ce chapitre, très riche en informations, conduit l'auteur à identifier un modèle constructif dont la genèse se place peu avant le milieu du ^{xii} siècle. Le château du versant alsacien illustre une architecture très pragmatique, à la recherche d'économies en matière d'approvisionnement des matériaux, de mise en œuvre, de traitement et de gestion des espaces internes. Constituant souvent un château dont le caractère militaire est très affirmé, un château-refuge parfois, il illustre une rationalisation des taches visant une optimisation de l'investissement (comme à Kaysersberg). La suite de l'ouvrage est consacrée à la présentation sous forme de notices de chaque site étudié, plusieurs notices pouvant concerner un même château, dont l'évolution est suivie par phase. On remarquera que souvent la datation demeure imprécise, faute de fouilles et d'éléments discriminants. La chronologie repose ainsi sur des comparaisons faites d'un site à l'autre, empruntant parfois ses exemples auprès de régions bien trop éloignées (la Normandie pour Notre-Dame-de-Gravenchon, par exemple). La morphologie du parement à blocs à bossages, la forme et la mise en œuvre de l'appareil d'une maçonnerie, la morphologie des rares ouvertures observées, peuvent constituer les seuls éléments de datation, très relative, dont l'auteur n'ignore pas la fragilité.

Sans doute aurait-il été plus utile de proposer au lecteur de prendre d'abord connaissance des notices réalisées sur les sites castraux retenus et ainsi des principaux apports de chaque étude conduite. Cela aurait favorisé une lecture plus aisée des deux chapitres introductifs, qui constituent les synthèses de l'étude de Jacky Koch. L'organisation du plan est ainsi quelque peu déroutante, surtout lorsque l'on ne prend la mesure des apports qu'à la lecture des notices, ou lorsqu'on découvre les plans phasés (de qualité) rejetés dans un cahier couleur en fin d'ouvrage. Quoi qu'il en soit, à partir d'un matériau très riche, aux multiples et diverses entrées, Jacky Koch propose un premier aperçu très convaincant de « l'art de bâtir le château » alsacien. Sans doute, ne s'agit-il que d'une première étape, l'auteur proposant en fin de second chapitre des pistes de recherche pour poursuivre le travail, tant il reste à défricher. Nombre de sites n'ont pas fait l'objet de recherches approfondies (organisation des basses cours, chronologie fine des constructions, analyse du paysage immédiat du site castral et de sa transformation, différenciation progressive ou non après le ^{xiii} siècle, entre la construction militaire et un parti résidentiel, morphologie du château au haut Moyen Âge, etc.). Il reste aussi à poursuivre les travaux sur les sites d'extraction ou l'analyse des marques lapidaires. Jacky Koch donne matière à voir et à poursuivre, ce qui constitue la grande qualité de ses recherches.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE

Jacques ROGER, *Les sarcophages du département de la Creuse. Une contribution à l'étude des pratiques funéraires au haut Moyen Âge*, Guéret, Société des sciences naturelles, archéologiques et historiques de la Creuse, 2015, ISBN : 978-2-903661-49-6, prix : 18 €.

Avec cet ouvrage consacré aux sarcophages de pierre du département de la Creuse, Jacques Roger s'inscrit pleinement dans les attendus des conclusions du colloque de l'Afam, « Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion », tenu à Bordeaux en octobre 2009, qui incitaient à la poursuite des recherches sur ce contenant funéraire à la fois si particulier, si polymorphe et si présent dans le champ chronologique du haut Moyen Âge. Il n'est plus nécessaire, nous semble-t-il, de reprendre ici le long cheminement des travaux de recherche, pour finalement redire que tout reste encore à faire dans le domaine en considérant l'objet manufacturé dans son ensemble et dans l'intégralité de son histoire, depuis la carrière d'où le bloc est extrait puis taillé jusqu'au cimetière, ou à la nécropole, où il doit accueillir le défunt. Les inventaires et les études régionales, voire départementales, participent pleinement à cette poursuite de la recherche en offrant l'image la plus exhaustive possible de cette « industrie » manifestement florissante à partir du ^ve siècle jusqu'à l'orée du Moyen Âge central.

Après une synthèse historiographique et une présentation du corpus (64 communes, 75 sites et 300 sarcophages), la typologie mise en place à partir des critères tant technologiques que morphologiques

(déterminés à partir des données métriques) offre une classification des plus précises et dès lors utilisable quel que soit le site considéré. L'importance de la détermination pétrographique du matériau utilisé est opportunément mise en avant et ouvre sur de belles perspectives sur l'étude de l'économie de la production et sa dimension organisationnelle et sociale. Mais l'accent est mis, à juste raison, sur les difficultés de positionner chronologiquement chacune des productions ; c'est un des aspects de la recherche qui devrait être approfondi, car beaucoup d'exemplaires du corpus, provenant de découvertes anciennes, sont déconnectés de leur contexte archéologique.

Les résultats de cette étude apportent considérablement au nouvel élan d'études perceptible depuis quelques années dans la recherche sur les sarcophages de pierre du haut Moyen Âge, qui plus est dans un département que l'historiographie avait tendance, sinon à ignorer, du moins à laisser de côté. Cet ouvrage constitue dès à présent un modèle qu'il conviendrait de suivre pour l'ensemble du territoire national.

Fabrice HENRION

© CNRS Éditions